

Julie Perron, réalisatrice du *Semeur*

Michel Coulombe

Volume 32, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71420ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2014). Julie Perron, réalisatrice du *Semeur*. *Ciné-Bulles*, 32(2), 22–27.



Entretien Julie Perron, réalisatrice du **Semeur**

« En fiction on n'explique pas tout, pourquoi devrait-on le faire en documentaire? »

MICHEL COULOMBE

À la première du film, dans le cadre des RIDM, Julie Perron, accompagnée du personnage principal de son documentaire, Patrice Fortier, a reçu un accueil chaleureux. **Le Semeur** trace le portrait d'un artiste qui s'est installé dans le Kamouraska pour y créer La société des plantes, une petite entreprise qui produit des semences. Absinthe, angélique, bergamote sauvage, mauve crépue, mélisse turque, petite impatiente de l'Himalaya, la gamme de produits comprend des légumes anciens aussi bien que des plantes aromatiques. Comme son sujet, la cinéaste a l'étoffe d'une artisanne. Comme lui, elle creuse son sillon à l'écart des modes, plus soucieuse de qualité que de valeur commerciale. Bref, Julie Perron n'est pas du nombre de ces cinéastes apparemment toujours pressés qui mènent leur carrière au pas de course. Après des études à Paris et un séjour en France, elle tourne un court métrage qui témoigne de sa cinéphilie, **Mai en décembre : Godard en Abitibi** (1999). Bien qu'une quinzaine d'années les séparent, le projet de Patrice Fortier dans le Bas-Saint-Laurent, au carrefour des arts et de l'agriculture, ne paraît pas si éloigné de l'escapade utopiste du réalisateur de **À bout de souffle** en sol abitibien. L'un s'est enraciné, l'autre s'est enfui...

*Ciné-Bulles: Quatorze ans après votre documentaire **Mai en décembre: Godard en Abitibi**, un long métrage fiction, **Chasse au Godard d'Abbitibbi** d'Éric Morin, a pris comme point de départ les mêmes événements. Avez-vous suivi ce projet?*

Julie Perron: On m'a contactée pour voir le film et ça s'est arrêté là. C'est peu. Je compte bien sûr voir ce film dont la direction artistique semble inspirée des photos de Guy Borremans au moment de la visite de Jean-Luc Godard à Rouyn-Noranda.

***Le Semeur**, comme d'autres de vos films, est un portrait.*

On peut même dire que **Mai en décembre: Godard en Abitibi** est le portrait de quelqu'un que l'on ne voyait pas.

Et les films suivants? Vous souhaitiez chaque fois tourner un portrait ou vous en arriviez là?

Je finis par faire des portraits! À force de travail, le sujet devient la personne que j'ai rencontrée plutôt que le sujet de départ.

*Avant de devenir l'unique sujet du **Semeur**, Patrice Fortier était l'une des personnes que vous souhaitiez filmer. Quel était alors le sujet?*

Je m'intéressais aux gens qui veulent sauver des espèces du patrimoine. Il s'agit d'un mouvement mondial. Je voulais faire des portraits croisés.

Avez-vous tout de suite su que Patrice Fortier serait le seul sujet du film?

Non. Patrice est assez secret. Il reste sur ses gardes. Alors, je tournais avec lui en attendant du financement, mais je n'étais pas sûre qu'il veuille faire le film. J'ai tourné aussi un segment en Grèce avec un archéobotaniste. Le film devait commencer sur un site archéologique où l'on trouve des semences calcinées du néolithique, ce qui permet de savoir ce que les gens mangeaient à l'époque. Son titre de travail, « Vivre avec la Terre », est devenu celui du court métrage que j'ai consacré à cette partie grecque.

Sur combien de temps le tournage s'est-il étalé?

De 2009 à 2012. Il y a eu d'abord des tournages de recherche. On allait, Geoffroy Beauchemin et moi, filmer chez Patrice chaque saison. Lorsque le

financement est arrivé, on s'est mis à tourner des choses plus précises, des événements, les foires, la procession, la performance...

Ce type de tournage exige une grande proximité avec le personnage. Patrice Fortier en venait-il à oublier votre présence?

Oublier, je ne crois pas, mais l'accepter oui, sans aucun doute. Les personnages de documentaires n'oublient pas la caméra, ils deviennent complices avec celui qui la tient parce qu'ils ont décidé de lui faire confiance.

Au-delà du personnage que vous avez choisi, ressentez-vous le besoin de vous documenter sur le monde dans lequel il évolue ?

Oui, je le fais pour me sécuriser ou m'inspirer. J'ai lu sur le jardin, visité des foires de semences et parlé avec des agronomes. Quand j'ai connu Patrice, je me suis mise à l'écoute de ce qui le préoccupait dans son métier de semencier. Cela m'a permis de lui poser des questions, de le relancer sur des choses qu'il m'a dites et de créer une complicité entre nous.

Procédez-vous toujours de cette façon?

Non, pour Godard cela a été un travail d'enquête. J'ai épluché tout ce qu'il avait fait en 1968. De mai à décembre! Dans le cas de Lucie Aubrac aussi dans une certaine mesure, car je devais me documenter sur la Seconde Guerre mondiale afin de savoir comment son histoire s'inscrivait dans la grande histoire... Pour Pierre Gauvin comme pour Patrice, c'est la fréquentation du personnage dans la durée qui a primé plus que tout autre chose.

Vous le montrez assez peu en interaction avec d'autres. Pourquoi?

J'ai tourné des scènes avec des personnes de son entourage qui font pousser des semences pour lui ou qui jardinent avec ses semences, mais cela restait anecdotique par rapport à la manière dont il se révèle lorsqu'il est dans son jardin avec ses plantes. C'est là, pour moi, l'essence du personnage. Je voulais le



Patrice Fortier — Photo: Geoffroy Beauchemin



Deux scènes du **Semeur** : la procession du haricot Saint-Sacrement et la performance « Semer l'angélique »

traiter comme un archétype, un héros du quotidien, sans qu'il soit lié de façon anecdotique aux autres. Je préférerais l'évocation à l'explication. Quand on tombe dans l'explication, on sort de la métaphore et du mystère. Or, je préfère les zones d'ombres. C'est ce qui maintient l'intérêt. Combien de fois nous dit-on que si l'on ne précise pas telle ou telle chose, les gens ne comprendront pas? En fiction on n'explique pas tout, pourquoi devrait-on le faire en documentaire? Si l'on se contente de nourrir le spectateur en lui disant ce que ça goûte, on ne lui laisse pas la possibilité de dire ce qu'il goûte.

C'est le discours du documentaire indépendant.

On appelle ça l'indépendance du spectateur.

On assiste à un défilé qui mène chez Rollande et à la création d'une installation avec une baignoire, des musiciens et des bouquets d'angéliques au milieu d'un champ. Est-ce à votre initiative?

Disons que je savais comment chauffer mon personnage pour l'amener à réaliser ses rêves de fou et les alimenter! La procession a été imaginée à partir d'une rencontre avec Rollande où elle racontait la légende du haricot Saint-Sacrement, qui s'appelle comme ça parce qu'un troupeau de vaches a bloqué la route et obligé la procession de la Fête Dieu à traverser un champ de fèves. Rollande décrivait la procession et Patrice a dit: « On devrait en faire une procession. On défilerait et l'on viendrait te voir! » C'est parti comme ça. J'ai poussé Patrice pour qu'on le fasse et qu'on le filme. À chaque tournage avant cette procession, on discutait de la façon dont on ferait ça. L'idée maîtresse était de revisiter la Fête Dieu, une fête religieuse, mais de manière païenne. Comme Rollande disait que tout le monde était costumé pour la Fête

Dieu, j'ai revu des photos de cette procession au Centre d'archives de La Pocatière. Les petites filles avaient des ailes d'ange. La première idée qui nous est venue a été de mettre des ailes d'ange en feuilles aux enfants. Puis, on a eu l'idée que tout le monde se déguiserait avec des éléments végétaux. Je tenais à ce qu'il y ait une finalité à ce défilé, qu'il introduise un rituel. Il était important que Rollande raconte la légende du haricot aux gens pour leur transmettre l'histoire du haricot Saint-Sacrement. Il fallait qu'il ait un message « pour la suite du monde ».

« Semer l'angélique » est une performance que Patrice faisait déjà seul dans son jardin: mettre une perruque et laisser l'angélique se disperser dans le vent. L'idée de Patrice était d'inviter ses amis à mettre une perruque avec lui, en ne faisant rien ou simplement une activité qu'ils aiment. Comme Olivier, son aide-jardinier, est musicien et que ses copains le sont, on les a invités et ils sont venus avec leurs instruments. On en a fait un happening. Je voulais revisiter une partie du mythe de Triptolème à qui Déméter confie la mission de propager l'agriculture sur la Terre. Il arrive avec un chariot rempli de semences. On n'avait pas de chariot, mais on avait une baignoire! Patrice a eu la bonne idée de se tremper dedans en ne faisant rien d'autre que de lire le journal. Tous les personnages ont choisi de faire une activité qu'ils aiment, donc ils ne font rien et l'angélique se sème toute seule. Voilà l'idée de cette folie de jardin performative et collective. La caméra capte cela tel quel, comme une scène rêvée, parce qu'un peu absurde, et documentaire à la fois, car ils auraient pu le faire même si l'équipe de cinéma n'avait pas été là.

Les rituels saisonniers sont importants pour Patrice. J'aime faire le film avec le personnage et non sur le personnage. La nuance n'est pas que sémantique: je

souhaite que le personnage s'investisse dans le projet. J'avais fait la même chose avec Lucie Aubrac en reconstituant notre rencontre dans l'ascenseur. Pour la performance et la procession, je voulais des plans larges. Il était important de garder une distance, de rester sur trépied et de regarder ça comme un tableau vivant, avec la ferme industrielle à l'arrière, complètement décalée par rapport à ce qui se passe à l'avant-plan... Le plan fixe de la procession qui marche de gauche à droite, avec la route 132, les voitures et le fleuve derrière, je l'avais fantasmé avant de le filmer. La mise en scène est dans le regard que l'on souhaite avoir sur les choses au moment où elles arrivent...

Vous êtes-vous demandé si ça pouvait être excessif?

Oui, excessif dans le sens de se faire plaisir pour créer une surprise, du spectacle et du sens... Au moins une réflexion. Faire du cinéma, c'est montrer des choses qui sortent de l'ordinaire pour faire rêver et réfléchir. Il faut parfois être excessif et créer des choses différentes, auxquelles on ne s'attend pas. Le spectateur peut penser que c'est une gang de fous. Mon monteur me disait parfois que c'était *too much*... Je lui répondais que si plus de monde faisait des processions — c'était au moment des manif du printemps érable! — il y aurait peut-être moins de gens malheureux ou angoissés. On a besoin de folie dans la vie! Un rassemblement en hommage à un haricot? Pourquoi pas? Au moins, ça se mange! Le Saint-Sacrement, lui, il servait à quoi?

On peut établir un parallèle entre la démarche de Patrice Fortier et la vôtre. Dans le rapport au temps, notamment. En étiez-vous consciente?

Faire un film comme ça, à mon goût, sans beaucoup de financement, sans télédiffuseur, cela prend du temps. C'est une démarche artisanale comme celle de Patrice qui met quatre ans à sauver la semence du chou-navet de Krosno ou d'une autre variété oubliée ou menacée de disparaître. Si l'on veut extrapoler, oui, notre cinéma artisanal est en voie de disparaître. Heureusement, il a des alliés. Je pense à l'ACIC qui m'a permis de finir ce film — si elle est abolie, je vais me coucher sur l'autoroute métropolitaine! — et aussi à Prim et aux Films de l'Autre, où je l'ai produit. Il faut continuer de se battre pour conserver ces lieux de création essentiels à la biodiversité de notre cinéma.

Le montage du film respecte-t-il la chronologie des tournages?

Pas du tout. On a mélangé l'année 2012, où j'ai fait pas mal de tournages chaque saison, avec les trois années précédentes afin de créer au montage un cycle d'une année complète. Ça se voit au changement de coupes de cheveux du personnage, mais la perruque d'angéliques vient brouiller les pistes... Et puis après tout, on s'en fout! On a eu du plaisir, c'est ce qui compte le plus pour moi.

Parlez-moi de la musique que l'on entend dans le film.

Celle du défilé est un air traditionnel breton. Et la musique jouée pendant la performance est de Django Reinhardt. Tout le reste, c'est de la musique improvisée par Patrice à la flûte. La raison en est simple: nous n'avions plus d'argent. Dans le film, on entend aussi des graines. L'été dernier, je suis allée chez Patrice avec Claude Beaugrand et Francine Poirier. Nous avons réenregistré certaines répliques et enregistré le bruit de sa main dans un pot de semences. Il y en a de toutes sortes. Ces sons habitent le film.

Produire un documentaire sans l'aide de la télé, c'est se priver d'une importante fenêtre de diffusion, non?

Il y a d'autres façons de regarder des films. Mon sentiment, c'est que les gens qui se déplacent pour aller au cinéma correspondent davantage au public de ce film. Moins quantitatif, d'accord, mais plus qualitatif. Il existe des réseaux communautaires. Aussi je veux que le documentaire se promène, qu'il y ait des rencontres avec le public. La télé rejoint beaucoup de monde, mais on ne sait pas si les gens ont vraiment regardé ou s'ils n'ont vu que quelques images.

Y a-t-il un écart appréciable entre l'intention de départ et le résultat?

Je voulais faire une œuvre d'art et je crois que je suis allée un cran au-dessus de mon intention de départ. Le film a un aspect métaphorique. Patrice parle peu, ce qui laisse au spectateur le temps de penser. Les gens réagissent toujours à ce que l'on fait en voyant des choses que l'on n'a pas voulu y mettre. Dans le cas du **Semeur**, je crois que c'est plus maîtrisé. Plus que dans mes autres films, je communique mes idées en faisant du cinéma, ce qui tient parfois à quelques secondes de plus dans un plan.

Vous dites que le film est mystérieux. Le spectateur doit en effet renoncer à tout comprendre. Ainsi, il ne saura jamais si Patrice vend ses légumes.



Il les vend pour que les gens aient envie de faire pousser des graines. On s'est posé ce genre de question dans la salle de montage. J'ai d'ailleurs filmé la vente de légumes et de nombreuses situations plus explicatives, dont une dégustation de carottes, pour que l'on comprenne. C'était plate à mourir! Le personnage amenait soit un traitement très artistique, poétique, soit un document agronomique. Bien que j'aie tout ce qu'il faut, une bonne centaine d'heures de matériel, je n'avais pas envie de réaliser un film agronomique.

Tout le matériel inutilisé passe-t-il automatiquement à la trappe?

Si un télédiffuseur s'y intéressait, j'ai tout ce qu'il faut pour faire des capsules sur toutes sortes de sujets. Comment faire pousser des carottes? Comment sélectionner des patates?

L'entreprise de Patrice Fortier, La société des plantes, se serait effondrée s'il n'avait reçu une bourse pour créer une exposition de photographies de carottes! Vous n'abordez pas cette précarité économique dans votre film.

On comprend qu'il vit dans le dépouillement. L'interviewer sur la simplicité volontaire? Ça ne m'intéressait pas.

Avez-vous eu à négocier avec lui le droit de filmer telle ou telle chose?

Non, mais il y a eu une fête pour les 10 ans de la compagnie. Je ne voulais pas la filmer, mais j'ai compris que si je l'avais voulu, cela n'aurait pas été possible. En fait, nous n'avons pas eu à en parler. Ça ne le dérange pas d'être filmé quand il joue de la flûte à ses poules. Une réunion familiale, c'est autre chose.

Y a-t-il eu une projection dans le Kamouraska?

Nous avons présenté le film dans la sacristie de l'église de Saint-Germain-de-Kamouraska à ceux qui y avaient collaboré, aux amis de Patrice, au bedeau et à sa femme. Une très belle projection. Les gens découvraient des visages de Patrice qu'ils ne connaissaient pas. Tout le monde ne l'avait pas vu jouer de la flûte à ses poules!

Avez-vous des projets documentaires en préparation?

En fait, j'ai écrit deux scénarios de fiction, l'un que j'ai commencé à Rome, où j'ai fait une résidence, et un film d'époque dont j'ai amorcé l'écriture en 2009. J'ai aussi un projet de documentaire avec les Grecs, à Philippos. J'arriverais peut-être à faire un film choral autour du lieu de fouille, mais il faudrait installer un plafond de verre au-dessus des fouilles. Lorsque nous y avons tourné, le caméraman marchait sur un vase du néolithique dès qu'il bougeait un peu.

Savez-vous si Jean-Luc Godard a vu votre documentaire Mai en décembre...?

Quand je suis allée présenter le film à Visions du réel, à Nyon, en Suisse, le chauffeur du festival m'a amenée à Rolle. J'ai sonné chez lui, pas de réponse. J'ai laissé une cassette et n'ai jamais eu de nouvelles. Au moment du tournage, je lui avais parlé et il m'avait dit, brièvement, qu'il ne s'intéressait pas au passé, seule-

ment au présent et au futur... Jusque-là cette histoire se limitait à une phrase dans les livres: expérience de télévision libre à Rouyn-Noranda. Et Rouyn-Noranda n'était pas toujours bien écrit! Maintenant, les godardiens en savent un peu plus! 

Le Semeur de Julie Perron

Un vieux vent nouveau

NICOLAS GENDRON

Un homme à genoux souffle doucement sur les semences rares qu'il a recueillies avec la patience d'un moine. Le voilè drôlement masqué, menant une expérience mystérieuse (et périlleuse?) de tamis, puis découpant et vidant une immense courge. Enfin, il scanne une carotte géante, en plein cœur de la nuit. Qui est-il? Devrait-on s'en méfier, épier ses moindres gestes ou chercher à l'appivoiser? **Le Semeur** s'ouvre ainsi, sur une succession d'images étranges, néanmoins banales qui installent presque un climat de tension dans une proposition que l'on dirait fictionnelle. Or, il n'en est rien: ce film de Julie Perron (**Lucie de tous les temps**, 2003) se révèle plutôt un documentaire patient, méticuleux, tout ce qu'il y a de plus zen, qui s'applique à mettre au jour la beauté florissante de la plaine de Kamouraska, en s'attardant à la quête chevaleresque et illuminée de cet homme intrigant.

Ce jardinier s'appelle Patrice Fortier et traque « les semences anciennes du futur » de celles qui, à ses yeux, ne devraient pas disparaître. Ses cartes professionnelles, fabriquées une à une sur de fines feuilles de bois, jouent aussi de rareté: « La société des plantes — Semences potagères de variétés nécessaires et agréables, folies. » Ce n'est pas qu'un métier, c'est sans doute une obsession, tel ce cerisier menacé qui hante ses rêves. Une obsession bien concrète, cependant, qui l'oblige à se lever aux aurores pour récolter certaines graines capricieuses, à conter fleurette à des navets dans son sous-sol en leur faisant croire « qu'ils passent l'hiver dans le Sud » ou à déménager ses pénates dans les foires et les fêtes spécialisées en semences, répondant aux questions des visiteurs avec une passion manifeste.

Si Fortier a longtemps fantasmé à l'idée de mêler art et agriculture au quotidien, la réalité de la terre le rattrape, mais l'envie de créer lui reprend plus souvent qu'à son tour, ce que le film montre tendrement. Son œil d'artiste demeure à

l'affût, d'un projet photo dans une serre avec une cucurbitacée péruvienne à une exposition de portraits de carottes! En témoigne la performance « Semer l'angélique », une petite impro musicale et florale, telle une bulle fantaisiste qui met en vedette une baignoire dans un champ; ça ne s'invente pas! Même la procession du haricot Saint-Sacrement, communautaire à souhait, prend des allures d'après-midi du conte au village.

Il n'y a pas à dire: ce jardinier ancien des temps modernes a l'étoffe des plus beaux personnages du documentaire québécois. Peu de mots, mais tant de cœur à l'ouvrage dans sa façon de faire de sa demeure un véritable chantier d'ensemencement, de jouer de la flûte à ses poules ou d'expliquer, l'œil brillant, l'histoire d'amour entre deux plantes, la cyclanthère et l'amarante. Là réside d'ailleurs une mince frustration qui nous gagne en cours de route: ne pas toujours connaître les espèces en question. Mais Perron y remédie à la toute fin, avec un charmant lexique visuel en guise d'herbier. Elle filme l'environnement de Fortier avec la même minutie qui émane de son modèle, lumière naturelle à l'appui. Ainsi les abeilles, les chenilles, les tomates et les couchers de soleil, dans leur plus simple appareil, enveloppent-ils **Le Semeur** d'une aura de pureté, voire de noblesse. Un doux retour à la terre. (Sortie prévue: 9 mai 2014) 



Québec / 2013 / 77 min

RÉAL. ET SCÉN. Julie Perron **IMAGE** Geoffroy Beauchemin, Sami Mermer, Alex Margineanu et François Vincelette **SON** Guillaume Lévesque, Stéphane Barsalou et Mélanie Gauthier **MUS.** Patrice Fortier et Olivier Légaré **MONT.** Michel Giroux et Alexandre Leblanc **PROD.** Julie Perron et Les Films de l'Autre **DIST.** Les Films du 3 mars